UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

# ESSAI

SUR

# JAQUELOT

CONSIDÉRÉ SURTOUT

## COMME PRÉDICATEUR ET COMME THÉOLOGIEN.

**THÈSE**

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

*le 10 juillet 1862, à 5 heures du soir,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

**ÉDOUARD BRUN,**

DE LYON (RHÔNE).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1862.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0104

A MES PARENTS.

E. BRUN.

## FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs de la Faculté.

M. JUNG, Président de la soutenance.

MM. JUNG,
SCHMIDT,
BRUCH.
} Examinateurs.

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.*

# ESSAI

SUR

# JAQUELOT

CONSIDÉRÉ SURTOUT

COMME PRÉDICATEUR ET COMME THÉOLOGIEN.

## Introduction.

Lorsqu'on prend un sujet, surtout un sujet de thèse, on n'a, ordinairement, pas besoin de le justifier. Ici, il n'en est pas de même; l'auteur que je vais chercher à analyser et à étudier est peu connu. Ce n'est pas qu'il l'ait toujours été et que ce soit un de ces hommes qui méritent l'oubli dont ils sont atteints. Non, il a eu de son temps une certaine influence comme penseur, philosophe et théologien; comme prédicateur il a eu aussi de la réputation, et fut préféré a beaucoup d'autres par le roi de Prusse Frédéric Ier, qui l'attira à sa cour où il occupa la place de prédicateur du roi. Peut-être pourrait-on trouver dans cet éloignement même la cause de l'oubli assez général qui l'entoure, surtout comme orateur chrétien. Homme modeste, prédicateur penseur et philosophe, plus qu'orateur éclatant, il est peu surprenant que ses discours prononcés à Berlin, discours qui n'ont pas été publiés de très-bonne heure, mais une quarantaine d'années après sa mort, soient oubliés, d'autant plus que ce n'est pas

la forme qui est remarquable chez lui, mais la pensée et le fond. — Pour justifier mon choix, après ce que je viens de dire, j'ajouterai que tout sujet, quel qu'il soit, travaillé avec soin, peut fournir une étude intéressante et utile; c'est là mon principal refuge en ce moment. Cependant, privé des sources les plus importantes, car je n'ai pu, à part les sermons, me procurer les ouvrages de Jaquelot, qui sont très-rares et perdus au fond de quelques bibliothèques, j'ai dû recueillir tout ce que j'ai pu trouver dans des notes, dans des passages isolés, dans des biographies, celle de Bayle entre autres. La tâche a été assez pénible, et le résultat est loin d'être satisfaisant, car il est très-incomplet, puisque je n'ai pas de détails positivement biographiques, et que surtout je n'ai pu moi-même vérifier dans le texte la plupart des assertions ou citations que j'ai rencontrées. Mais ce qui m'a encouragé à continuer cette partie de mon travail, malgré les difficultés, c'est que cette analyse que j'ai essayé de faire des principaux ouvrages de Jaquelot, je l'ai fait rentrer dans la biographie littéraire, si je puis dire, de mon auteur, partie secondaire de mon travail et qui me servira d'introduction. Vu ainsi de divers côtés, Jaquelot nous sera moins inconnu; nous pourrons mieux nous faire une juste idée de son caractère, de ses opinions. Quant au fond même, les deux volumes de sermons publiés à Genève en 1750, et que nous avons entre les mains, font l'objet de cette partie la plus importante de mon sujet.

---

Isaac Jaquelot, fils d'Abraham Jaquelot, naquit le 16 décembre 1647 à Vassy, où son père était pasteur.

De bonne heure il montra un goût prononcé pour la lecture et l'étude ; son père lui fit faire de fortes études littéraires, puis il voulut éprouver les dispositions de son fils pour des études plus sérieuses, pour la théologie. Le jeune Jaquelot travailla avec ardeur et succès dans ce champ nouveau qu'on ouvrait devant lui ; si bien qu'à l'âge de vingt et un ans, il fut reçu ministre et donné comme collègue à son père. Ce dernier, affaibli par l'âge, mourut quelques années plus tard presque en sortant de chaire ; son fils le remplaça comme pasteur en titre ; il resta à Vassy, quoique plusieurs Églises importantes l'eussent appelé. Mais la révocation de l'édit de Nantes le força à partir 1685 ; malgré son attachement pour son troupeau, il dut le quitter. Il se rendit à Heidelberg où l'Électrice Palatine douairière lui fit un accueil très-gracieux. Jaquelot resta peu de temps à la cour de cette princesse ; la vie un peu dissipée qu'il était pour ainsi dire obligé de mener, à cause de toutes les personnes qui désiraient se lier avec lui, n'était pas de son goût. Il alla en Hollande pour tâcher d'être utile aux nombreux réfugiés que la révocation de l'édit avait chassés dans ce pays. Il demeura quelque temps à Rotterdam ; puis il passa en Angleterre, sur la nouvelle de l'établissement d'une Église sous la conduite du ministre Alix. Il revint en Hollande en 1687. Le corps de la noblesse de La Haye, apprenant son retour, le fit appeler pour prêcher dans cette ville. On lui donna une place de distinction qui ne l'obligeait à prêcher qu'une fois par mois, le matin du dernier dimanche. Pour un homme habitué à parler en public, cette fonction n'exigeait pas un grand travail ; il s'occupa d'un autre côté. Il avait déjà fait paraître un petit

écrit : *Réponse à la lettre pastorale de M. de Meaux,* où il réfutait ce que ce prélat avait avancé contre les lettres pastorables publiées par les ministres réformés pour ramener au protestantisme ceux que la persécution faisait abjurer.

Il avait commencé un ouvrage plus important; mais une maladie grave vint l'arrêter. On craignit longtemps pour ses jours. Cependant il fut assez heureux pour s'en tirer, et il essaya de se remettre à ses travaux. A peine il sortait de convalescence, que Jurieu lui suscita une affaire. Ce ministre, à l'occasion de l'histoire des variations, avait pris la plume contre Bossuet et avait été amené à écrire un ouvrage contre les Sociniens. Alors fut publié un écrit d'un ministre protestant qui parut embrasser la défense des Sociniens, et qni réfutait Jurieu : *Avis sur le tableau du socinianisme.* Les soupçons tombèrent sur Jaquelot qui fut cité par Jurieu devant le synode des Églises Walones, et devant le synode de Leyde 1691. Jaquelot se tira de ce mauvais pas en déclarant n'être pas l'auteur de ce livre. Il en fut quitte pour quelques admonestations fraternelles. Mais comme on n'était pas convaincu, par son désaveu, il prononça en faveur de la divinité de Jésus-Christ plusieurs sermons qu'il fit imprimer peu après.

Depuis longtemps il s'occupait d'un traité important sur l'existence de Dieu : mais sa maladie de 1687 l'avait empêché de le continuer. Il reprit son travail, et fit paraître quelques années après, à La Haye 1697 : *Dissertation sur l'existence de Dieu; où l'on démontre cette vérité par l'histoire universelle, par la première antiquité du monde, par la réfutation du système d'É-*

*picure et de Spinoza, par les caractères de divinité qui se remarquent dans la religion des Juifs et dans l'établissement du christianisme.* Ce long titre vaut presque une analyse : nous donnerons cependant quelques rapides détails. L'ouvrage est partagé en quatre dissertations.

Dans la première, qui est pleine de remarques très-savantes, ayant trait à l'époque la plus reculée de l'histoire, Jaquelot se propose de démontrer qu'il y a un principe divin; de là, il vient au Dieu de Moïse : il montre en parcourant l'histoire de tous les siècles que ce grand législateur n'a rien avancé qui puisse être contredit par les plus anciens monuments que fournit l'histoire profane. Il y a dans toute cette dissertation un vaste étalage de science, surtout dans cette espèce de revue qu'il passe de tous les peuples les plus anciens, étalage qui pourrait paraître affecté, s'il ne faisait partie des habitudes littéraires de cette époque.

Dans la deuxième dissertation, Jaquelot tire un premier argument pour l'existence d'un Être spirituel du mouvement de la matière; ce mouvement, elle ne peut l'avoir d'elle-même, c'est une autre cause qui le lui procure, une essence spirituelle, complétement distincte de la matière; il pose alors cet argument moral, que l'on n'a rien à risquer à croire qu'il y a un Dieu, tandis qu'il y a tout à perdre à persister dans l'athéisme. Il traite ensuite de l'existence d'une substance spirituelle et intelligente; il donne plusieurs preuves de cette existence, une entre autres tirée de la liberté de l'homme; il entend par liberté celle qu'a l'homme de s'appliquer à la méditation, de réfléchir sur lui-même. Cette liberté ne peut provenir d'un corps, car je

sens que ma volonté n'a pas d'autre cause qu'elle-même ; mon esprit est lui-même le propre principe de ses actions : il se connaît, il agit de lui-même, il fait réflexion sur lui-même et sur ses actions. Or, quand je me représente un esprit, j'ai l'idée d'une substance qui se connaît, qui réfléchit sur soi-même ; idées qui ne me viennent pas à l'esprit quand je pense à un corps. De là, sans effort, on conclut que l'esprit de l'homme n'est pas un corps, parce qu'il a connaissance de lui-même.

La troisième dissertation est destinée à prouver l'existence d'un Dieu par la vérité de la religion judaïque ; il montre que Moïse est le plus ancien des législateurs, et que les lois qu'il a données à son peuple sont au-dessus de tout effort humain.

Enfin dans la dernière dissertation, il cherche les preuves de l'existence de Dieu dans l'établissement et la propagation du christianisme, religion qui condamnait toutes les autres, qui proposait des dogmes contre lesquels la raison humaine ne pouvait que se révolter, et qui s'est pourtant répandue, grâce au secours d'une main invisible, seule capable d'en accélérer le progrès. Cette idée revient très-souvent dans ses sermons.

L'ouvrage fut sans doute bien reçu : car on ne trouve aucune réponse à une attaque quelconque, et sûrement Jaquelot n'aurait pas manqué de répondre.

Peu de temps après, il écrivit les *lettres à MM. les prélats de l'Église gallicane.* La première est datée du 13 avril 1698 ; la dernière du 23 mars 1700. Les tourments endurés par les protestants de France y donnèrent lieu, et le but de l'auteur étant de porter les évêques à la douceur et à la modération, il écrivit ces

lettres avec la modération et la douceur qu'il réclamait pour ses frères malheureux. Ce langage ne plut pas aux ministres réformés de l'étranger, et en particulier à M. Benoit plus violent que les autres. Il s'ensuivit un échange de lettres plus ou moins polies ; le consistoire de Delft imposa le silence aux deux champions.

En suivant l'ordre chronologique, l'ouvrage paru le premier après les *lettres* est un livre qui fait suite aux dissertations sur l'existence de Dieu, mais qui est moins estimé : *Dissertation sur le Messie, où l'on prouve auxJuifs que Jésus-Christ est le Messie promis et prédit dans l'Ancien Testament.* Jaquelot prouve contre les Juifs, et par l'Ancien Testament, que Jésus-Christ est le Messie, et il répond à l'objection : que Jésus a été justement mis à mort selon la loi de Moïse.

Cette même année 1699, Werenfels publia une dissertation sur l'existence de Dieu, tirée de l'idée de l'Être très-parfait, preuve avancée par Descartes; cet écrit était intitulé : *Judicium de argumento Cartesii pro existentia Dei petito ab ejus idea.* Werenfels prétendait que cet argument est plus subtil que solide et n'est qu'un pur sophisme. Jaquelot soutint l'argument de Descartes, et après un certain nombre d'écrits assez vifs, l'affaire s'apaisa; la discussion ne convertit personne, et chacun, après de grandes dépenses de subtilités, resta dans son opinion.

Pendant cet échange de lettres et dans le courant de cette dispute, Jaquelot s'occupait d'un travail plus important, concernant le dictionnaire de Bayle qui paraissait depuis plusieurs années. Pourquoi Jaquelot ne publia-t-il pas plus tôt sa critique? Peut-être par ménagement pour Bayle, peut-être pour ne pas se faire

plus d'ennemis dans le pays qu'il habitait. Il attendait une occasion plus favorable pour terminer son ouvrage et le livrer au public. Des temps meilleurs se présentèrent. Frédéric, électeur de Brandebourg, venait d'ériger la Prusse en royaume et arriva à La Haye quelque temps après son couronnement. Zélé protestant, il s'informa de ce qu'il y avait de mieux à La Haye parmi les ministres. On lui parla de Jaquelot; il l'entendit prêcher, et fut si satisfait qu'il lui proposa de venir à sa cour avec le titre de pasteur ordinaire et prédicateur du roi. Jaquelot accepta sans peine, car toutes les difficultés qu'on lui avait suscitées en Hollande, tous les tracas et les ennuis qu'il avait eu à y subir l'encourageaient dans cette décision.

Ce fut au commencement de 1702 qu'il prit possession de ses charges à la cour de Prusse; il s'y conduisit avec une noblesse et une dignité qui répondaient parfaitement au choix qu'on avait fait de lui. Ses occupation n'étaient pas assez nombreuses pour lui prendre tout son temps; d'ailleurs le mouvement d'une cour ne convenait nullement à sa profession et à ses goûts. Aussi continua-t-il ses travaux, et même peu après son arrivée en Prusse, il fit paraître un petit ouvrage, *Exercices de piété*, qui étaient comme une protestation de l'éloignement de leur auteur pour la vie agitée qu'on menait autour de lui (1704). On remarque par ses écrits, et ses biographes assurent le fait, que depuis son arrivée en Prusse, il fit profession ouverte d'arminianisme, ce qu'il n'avait pas osé faire en Hollande, par crainte des synodes.

C'est alors qu'il reprit le travail qu'il avait projeté à La Haye, au sujet du dictionnaire de Bayle. Beaucoup

de personnes désiraient voir paraître ce livre. Jaquelot le publia en 1705; sous le titre: *Conformité de la foi avec la raison ou défense de la religion contre les principales difficultés répandues dans le dictionnaire historique et critique de M. Bayle.* Cet ouvrage, comme le titre l'indique, est destiné à montrer que les articles de foi, discutés au tribunal de la Raison, peuvent être traités de telle sorte que l'esprit soit obligé d'y adhérer, comme à une vérité évidente, mathématique : il est général, quoique dirigé en partie contre Bayle; il attaque aussi les théologiens qui placent la foi dans une région tellement au-dessus de la raison, que l'esprit seul ne peut en sonder les mystères. La lutte était engagée entre Jaquelot et Bayle. Elle roula sur trois points: 1° La liberté d'indifférence; 2° l'origine du mal; 3° les objections que le pyrrhonisme peut fonder sur les dogmes révélés.

Bayle rendit hommage à son adversaire et témoigna de l'estime qu'il professait pour son savoir. Mais la dispute ne s'en tint pas là : Jaquelot, le premier, fit paraître une réplique: *Examen de la théologie de M. Bayle répandue dans son dictionnaire critique, dans ses pensées sur les comètes et dans ses réponses à un provincial, où l'on défend la conformité de la foi avec la raison contre sa réponse.* Mais les deux champions, et malheureusement Jaquelot en donna l'exemple, en vinrent à des personnalités fâcheuses. La querelle dégénérait en une lutte pleine de subtilité et menaçait de ne pouvoir se terminer. Nous avouons que le plus beau rôle ne fut pas toujours à notre auteur, qui se laissa emporter un peu loin sur le terrain des personnalités. La dispute finit par la mort d'un des combattants : Bayle succomba le 28 décembre 1706.

Jaquelot travailla alors à un ouvrage où il se proposait de démontrer la divinité de l'Écriture sainte. Il se mit avec ardeur à la tâche, mais avec une tension d'esprit si continue qu'il acheva de ruiner sa santé déjà bien ébranlée par sa précédente maladie ; il fut emporté par une attaque d'apoplexie le 20 octobre 1708, à l'âge de 61 ans. L'ouvrage qu'il n'a pas eu le temps de terminer passe pour être sa meilleure production et son chef-d'œuvre. Il fut achevé, après sa mort, par un de ses héritiers qui recueillit ses papiers. Mais il ne parut qu'en 1715 sous le titre : *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres du Vieux et du Nouveau Testament.*

Jaquelot fut regretté, comme ami, par ceux qui l'avaient connu intimement, et comme penseur par ceux avec lesquels il fut en rapport ou qui connurent ses publications. A son esprit plein de vivacité, de clarté et de pénétration, qui savait embrasser d'un coup d'œil les divers côtés d'une question, il joignait une puissance d'analyse remarquable. Grâce à sa facilité de travail et à son goût toujours dominant pour l'étude, il acquit une quantité immense de matériaux, dans les domaines de la philosophie, des sciences, de la littérature. Ses ouvrages sont remplis de faits, mis la plupart en note, qui révèlent ses connaissances nombreuses et étendues, surtout pour tout ce qui a rapport à l'antiquité. — Son caractère impétueux, qu'il savait ordinairement dominer, l'emporta quelquefois plus loin qu'il n'aurait voulu ; mais ses qualités, qui faisaient de lui un pasteur digne et aimé de son troupeau, lui font pardonner ces quelques écarts d'un moment. Après cette courte et faible ébauche, il nous reste à voir le prédicateur ; ici nous pourrons être plus sûr de ne pas faire fausse route ; nous

pourrons, dans tous les cas, donner des preuves de nos assertions. Nous diviserons cette partie de notre travail en quatre chapitres: Le premier traitera de la théologie, le deuxième de l'anthropologie, le troisième de la christologie, le quatrième de l'eschatologie.

---

*Théologie. — Dieu.* — Nous avons trouvé trois arguments pour prouver l'existence de Dieu:

1° La contemplation de la nature: « l'examen de l'univers et des créatures qui le composent » nous portent à reconnaître un souverain directeur de la machine du monde et à admirer sa sagesse et son pouvoir; le monde a été fait dans un but déterminé, de même qu'à la vue d'un bâtiment, d'un édifice quelconque, on conclut sans effort que les portes sont faites pour pénétrer dans l'intérieur, les escaliers pour monter.

2° Dieu s'est révélé encore à l'homme dans sa conscience, « témoin vif et pressant dont il est impossible de récuser le témoignage... Cet avocat de Dieu de la religion, de la piété » ne permet pas qu'on puisse oublier les droits de Dieu et de son propre devoir.

3° Dieu s'est encore fait connaître par le christianisme, qui est la suite et le complément du judaïsme. Le judaïsme devait faire connaître Dieu comme Créateur et Providence; le christianisme en est la fin et l'accomplissement: il révèle Dieu directement à l'homme par le cœur et la conscience. Ceci n'est pas exprimé catégoriquement dans notre auteur; mais si nous prenons l'ensemble des idées du passage qui traite ce point, et surtout les opinions qu'il a émises dans son traité de l'existence de Dieu, nous arrivons à cette conclusion.

*Providence.* — Dieu n'est pas seulement Créateur, il est aussi conservateur: Dieu a crée le monde avec sagesse et en vue d'un but. « Si le créateur a formé l'univers suivant ses vues et ses desseins, il faut nécessairement qu'il l'entretienne pour l'accomplissement de la fin qu'il s'est proposée: et voilà la Providence que la religion enseigne, à la considérer d'une vue générale qui s'étend à toutes les créatures. » De là il passe à l'action de la Providence à l'égard de l'homme, créature libre et raisonnable. Dieu a créé l'homme pour sa gloire: il a voulu manifester sa gloire en créant des ouvrages qui répondissent à sa sagesse, à sa bonté et à son pouvoir. C'est dans ce sens qu'il est écrit que *Dieu a tout fait pour lui-même.* « Dieu ne pouvait avoir d'autre vue que sa propre gloire en tirant l'univers du néant. » Il a fait à cet égard consister sa gloire à produire un monde digne de sa sagesse et de son pouvoir; pour obtenir la fin qu'il se proposait, il a créé des êtres spirituels, ornés d'intelligence et capables de contempler dans ses ouvrages la sagesse et la bonté du Créateur. Et qui pourrait mieux célébrer cette sagesse et cette puissance que l'homme! A ne considérer que son corps, « ce ne serait pas un rare ouvrage; » mais quand il rentre en lui-même et qu'il examine ce qui s'y passe... etc., il ne peut s'empêcher de reconnaître « qu'il est quelque chose de plus excellent qu'un composé de chair et de sang. » En effet, outre la liberté, l'intelligence et le cœur, Dieu a donné à tous les hommes la raison et la conscience pour principes de direction et pour conducteur; il faut obéir à cet ordre.

*Religion.* — Ces qualités si excellentes établissent des rapports entre celui qui les a données et ceux qui les ont

reçues. Ces rapports constituent la religion. La raison pure et la conscience nous font concevoir la véritable religion. La raison nous fait connaître la vérité et l'erreur, le bien et le mal; si nous l'employons à défendre l'erreur, nous détruisons en nous-mêmes l'œuvre de Dieu et son image. La conscience est comme l'avocat et le dépositaire des droits de Dieu : « La conscience, c'est l'homme « lui-même lorsqu'il fait réflexion d'un côté sur ses lu- « mières qui l'instruisent de son devoir, et de l'autre « sur sa propre conduite, pour juger si, fidèle à son « Créateur, il suit cette raison éclairée que Dieu lui « a donnée comme son guide, ou s'il néglige et méprise « cette lumière céleste et s'abandonne à l'impétuosité « de ses passions. Après quoi, elle prononce des ar- « rêts secrets de grâce ou de condamnation, d'où naît « le trouble ou le repos intérieur de l'âme. » Dieu est glorifié quand nous respectons ce guide et ce juge; mais il est outragé quand nous nous rebellons contre lui. Que nous apprend cette religion et à quoi aboutit-elle? A nous faire aimer Dieu et à lui obéir; à ne pas faire à nos prochains ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Ajoutez à cela quelques mystères, et vous aurez toute la religion. Jaquelot parle en grande partie ici de la religion naturelle; et je serais disposé à croire qu'il la confond quelquefois, sans le vouloir, avec la religion révélée, qu'il donne toujours comme complément nécessaire à la première. Mais il est parfois difficile de bien distinguer celle dont il parle. Quant à ce dernier précepte : ne faites pas à vos prochains... etc., on le retrouve dans l'antiquitité, et même chez les païens; Jaquelot ne le donne pas isolé; il l'expose comme produit de la raison pure:

« Dans quel siècle pensez-vous qu'il faudrait remonter « pour trouver ce docteur qui a dit le premier *qu'il ne « faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas « qu'on nous fît?* Ce docteur c'est l'homme, en quelque « lieu et en quelque temps qu'on le trouve, parce que « partout l'homme porte avec soi sa raison et sa con- « science. » Mais Jésus-Christ et la religion révélée ajoutent: rendez le bien pour le mal, bénissez vos ennemis, et *faites aux autres comme vous voudriez qu'on vous fît. C'est là*, dit Jésus-Christ, *la loi et les prophètes.* Cette religion née avec l'homme qui la porte toujours en lui, et qui est aussi ancienne que le monde, est d'origine divine. Les religions idolâtres ont passé et tout ce qui est œuvre de l'homme s'est évanoui; « mais « tant qu'il y aura une raison cultivée, elle saura qu'il « est de son devoir de servir le Créateur des cieux et de « la terre et d'aimer son prochain. »

*Anthropologie.* — Voilà le devoir; mais l'homme le remplit-il? Il ne faut pas de grande réflexion pour voir qu'il n'agit pas comme sa conscience et sa raison d'une part, et les préceptes de Évangile de l'autre, lui ordonnent de se conduire. L'homme est pécheur, il agit contrairement aux ordres de sa raison et de sa conscience, c'est-à-dire, contrairement à la volonté de Dieu, car ces facultés sont en nous la voix de Dieu qui nous parle et doit nous diriger.

L'homme doit aimer Dieu; mais doit-il l'aimer pour lui-même ou lui est-il permis de l'aimer en vue de la récompense promise? Nous avons, imprimé en nous, l'amour de nous-mêmes; Dieu qui nous a formés agit sur nous par le même mobile. Dieu est l'Être parfait, l'Être par excellence, nous devons nécessairement

l'aimer pour lui-même; mais il ne s'est pas renfermé dans ce droit, et n'exige pas ce devoir à toute rigueur; car dans toute l'Écriture (et c'est la volonté de Dieu), nous sommes engagés à le servir par l'espérance des biens qu'il nous promet; cette promesse et cette espérance du bonheur correspondent à l'amour de nous-mêmes: c'est donc par ce mobile que Dieu agit sur nous.

Les rapports entre Dieu et l'homme constituent la religion. Il y a une étroite union entre la religion d'un côté, la conscience et la raison de l'autre; « la religion « est le plus pur écoulement de la raison. » La raison nous dit qu'il doit y avoir un autre bonheur, une autre vie plus heureuse que celle dont nous jouissons; la religion nous affirme ce bonheur. La raison dit qu'il doit y avoir une éternité; la religion nous affirme cette éternité. Il y a folie et désespoir à rejeter cette espérance de félicité éternelle, à moins qu'on ne soit convaincu clairement et incontestablement de la fausseté de ces promesses. Jaquelot ramène tout au tribunal de la raison et de la conscience: « Que cette éternité soit à notre « égard un pays inconnu, je veux bien le supposer; mais « on voit d'un côté un nombre innombrable de personnes « sages et prudentes qui s'efforcent de suivre la vertu et « la probité..... tous ces gens de bien, qui ont souffert, « s'accordent à nous dire qu'il y a dans cette éternité, « où nous sommes entraînés, des peines et des récom- « penses, selon le mal ou le bien qu'on aura fait dans « cette vie. Jugez vous-mêmes s'il n'est pas de la pru- « dence de profiter des avis qui nous viennent de si « bonne part depuis les siècles les plus reculés, plutôt « que de courir le hasard d'être éternellement malheu-

« reux ; et cela sur la parole de quelques philosophes.... » dont les systèmes sont plus obscurs et plus chargés de difficultés que la religion : la raison seule nous engage à ne pas les suivre, et la conscience est en cela d'accord avec elle.

La raison et la liberté sont les bases de la morale. Ce sont elles qui donnent à notre conduite le caractère moral : « Nous devons suivre nos connaissances et faire « ce que la raison nous dicte ; autrement, nos actions « ne participeraient pas davantage à la liberté ni à la « raison, que la respiration qui n'est autre chose qu'un « mouvement causé par la machine de ce corps, sans « que le raisonnement y ait aucune part : néanmoins la « liberté et la raison font l'essence de l'homme, c'est « l'unique source d'où nos actions tirent toute leur ma- « lice ou leur bonté. »

La raison peut discerner le mensonge de la vérité, la vertu du vice, le bien du mal. Jaquelot invoque son autorité pour nous engager à entrer dans la voie de la vertu : « La raison se joint à l'autorité de Dieu pour nous « engager à suivre la sainteté et la justice. » Pour nous y engager encore plus par un sentiment tout personnel, Dieu a mis en nous (avec l'amour de nous-mêmes, ce que nous avons vu) le désir, le besoin profond et vivace du bonheur ; tous les hommes le recherchent avec ardeur. Le bonheur, dans la vie présente, consiste dans une conscience tranquille. Une double expérience le prouve : la paix et la joie de ceux qui jouissent d'une conscience pure et calme, et le malheur de ceux dont la conscience est troublée et agitée. Pourquoi ne trouve-t-on pas ce bonheur? pourquoi ne le cherche-t-on pas là où l'on peut le rencontrer? C'est que la plupart des

hommes ne rentrent pas en eux-mêmes pour faire réflexion sur leur état intérieur. Un homme qui consulte sa raison, c'est-à-dire qui réfléchit, qui rentre en lui-même, rencontre bientôt la conscience.

C'est elle qui juge d'une manière absolue de nos actions. Pour faire une mauvaise action, il suffit d'agir contre sa conscience; mais pour en faire une bonne, il ne suffit pas d'agir selon sa conscience; il faut encore que la volonté soit déterminée par la volonté de Dieu, par une crainte ou un sentiment d'amour divin qui mette la raison et la conscience en mouvement. — Cette différence vient de ce que l'homme est soumis à deux directeurs, à qui il doit une obéissance sans réserve: l'un est sa conscience ou sa raison, qui doit le conduire immédiatement; l'autre est l'autorité de Dieu, à laquelle la raison doit se soumettre: de sorte que, quand même il arriverait à quelqu'un de faire ce que Dieu commande, mais de le faire contre sa conscience, il ne laisserait pas de commettre un péché, parce qu'il aurait agi contre ses lumières et renversé l'ordre que Dieu a établi au dedans de lui; puisque la soumission que nous devons à la conscience ne reçoit point d'exception, selon cette maxime universellement reçue: *conscientia etsi erronea ligat.* D'un autre côté comme nous sommes tous soumis à l'autorité de Dieu, « nous devons nous « instruire pour ne point agir contre sa volonté; » tout homme, tout chrétien doit, sous peine de pécher, éclairer sa conscience et sa raison de la lumière divine. Comme un miroir bien poli, il doit recevoir la vérité qui, de même qu'un soleil, répandra sa clarté d'abord dans son esprit, et par là dans son cœur, pour y faire naître une lumière de vérité et de sainteté qui réfléchit de toutes

parts ses rayons par les bonnes œuvres qu'elle produit. Comment saura-t-on que l'on possède cette lumière divine? Par le changement de la vie, qui deviendra conforme aux ordres de la raison et de la conscience, et ensuite par les bonnes œuvres, produit naturel de cette lumière.

Quoique Jaquelot paraisse quelquefois confondre dans leur action la raison et la conscience, il établit cependant entre elles une différence: l'un est comme qui dirait le le pouvoir législatif, l'autre le pouvoir exécutif: « La « raison nous dicte ce qu'il faut faire; la conscience nous « conduit à faire ce que la raison nous dicte. » Elle approuve ou blâme. Mais nous croyons cette différence peu fondée ou peu claire; car si l'on y regarde de près, la conscience donne bien, elle aussi, son avis avant l'acte; elle aussi est bien pour quelque chose dans la décision qui précède l'action. D'ailleurs, malgré la différence qu'il établit entre ces deux facultés, on ne peut s'empêcher de croire qu'il les confond quelquefois à son insu, et sans qu'on puisse le lui reprocher trop sévèrement, car leur action est presque simultanée, et très-difficile à distinguer séparément.

Voici encore quelques idées qu'il n'est pas facile de relier entre elles et que nous ne désirons pas passer sous silence. « Il y a des vertus qui se commencent sur la « terre pour se perfectionner dans le ciel. » On peut le dire d'une manière générale de la sanctification; mais non du pardon des offenses, dit Jaquelot, du renoncement à la haine et à la vengeance. « Il faut que cette « vertu soit parfaite dès cette vie, parce que dans la vie « à venir, après que Dieu aura rendu à chacun selon « ses œuvres, il n'y aura plus d'injures à oublier, plus

« d'offenses à pardonner..... C'est pourquoi Jésus-Christ « nous exhorte principalement, à l'égard de cette vertu, « *d'être saints comme notre Père céleste est saint.* »

Cela n'est-il pas impossible? « Non dans la pensée du « Fils de Dieu, il veut que nous soyons miséricordieux, « comme notre Père qui est aux cieux est miséricor- « dieux: c'est par ce seul endroit que nous pouvons « l'imiter. »

En parlant des difficultés du ministère évangélique, il dit qu'il faut beaucoup plus d'efforts au ministre pour arracher les vices du cœur de l'homme, que pour extirper l'idolâtrie de son esprit. L'incrédulité n'a pas dans le cœur le fondement qu'y trouve le péché: « Ni l'erreur, « ni l'idolâtrie, ni l'incrédulité n'ont aucun solide fon- « dement; mais le vice, le péché est dans le cœur « humain comme dans son terroir naturel. Il y croît de « lui-même, il s'y conserve sans peine et s'y concentre « de telle sorte, que pour le détruire, il faut reformer le « cœur et le refondre, c'est là le véritable point de la « difficulté et la source des travaux du saint ministère. » *L'âme*, dit-il ailleurs avec Tertullien, *est naturellement chrétienne;* on peut soutenir sans paradoxe, que la religion est gravée dans le cœur de l'homme. Veut-il dire que la révélation chrétienne est admirablement adaptée à la nature de l'homme et répond à ses désirs religieux, à ses aspirations, comme il l'exprime ailleurs? Nous croyons qu'ici il aurait peut-être mieux fait de dire: l'âme est naturellement religieuse, car nous pensons qu'il envisage la religion en général et non la religion chrétienne en particulier.

Reste une pensée que nous n'avons garde d'oublier, et que nous mettrions dans la charitologie, si nous fai-

sions un chapitre à part pour cet ordre d'idées. C'est le secours le plus grand, la force la plus active qui puisse nous pousser au bien. Après avoir exalté la puissance de la raison, il dit qu'elle aurait de la peine à nous conduire au bien, pénétrés que nous sommes de l'idée des biens du monde ; il faut qu'un motif dont nous avons parlé, l'autorité de Dieu, soutienne la raison et la vertu et les aide à surmonter la résistance de nos cœurs corrompus. Cependant quand il n'y a que l'autorité pour nous tenir en respect, cet état est violent et contraint ; « mais quand notre raison s'unit avec la volonté de « Dieu, et que, poussés par ces grands ressorts, nous ne « trouvons de résistance que dans des passions que nos « lumières condamnent et que nous aurions honte de « produire et d'opposer à l'autorité de Dieu, de notre « Sauveur et de la droite raison, c'est un grand avan- « tage que nous avons sur la chair, ce sont de fortes « armes pour combattre le péché. »

*Christologie.* — La raison éclairée par la lumière divine pourrait nous faire triompher de la rebellion du cœur : mais cette rebellion est trop enracinée pour que notre raison, obscurcie par elle, puisse la vaincre. La raison seule suffit pour nous faire apercevoir la vertu en théorie : « On en parle, on l'admire, rien n'est plus « facile que d'en faire l'éloge dans un discours : mais « dans la pratique, ces belles paroles demeurent sans « force et sans énergie. » Il faut donc une autre force. « La religion seule peut les rendre efficaces. » Elle pose pour fondement de la sainteté trois motifs : 1° Dieu, présent partout, Dieu qui approuve et commande la sainteté ; 2° la rémunération promise par lui : *il rendra à chacun selon ce qu'il aura fait de bien et de mal ;*

3° son amour en Jésus-Christ qui nous a rachetés et nous a réconciliés avec son Père et notre Père.

Cela suffit-il ? N'avons-nous pas besoin d'un secours direct, venant de Dieu, pour subvenir à notre faiblesse? Jaquelot n'en dit rien dans le passage que nous avons sous les yeux : mais nous vu que « la grâce purifie le « cœur et éclaire la raison, » et ailleurs il parle du Saint-Esprit que Dieu a promis et qu'il accorde à ceux qui le lui demandent.

L'homme plongé dans le péché et livré à ses propres forces ne pourrait donc pas sortir de sa misère : mais Dieu dans sa bonté et sa miséricorde lui accorde ces secours puissants et efficaces, ces pensées, ces espérances dont nous venons de parler. Attachons-nous au troisième point, son amour en Jésus-Christ, et voyons les principales idées christologiques de notre auteur.

Dieu a donné son Fils au monde pour retirer les hommes de leur misère morale. La mort de Christ, son sang, son *sacrifice expiatoire* ont racheté l'homme de ses péchés : « mais quel excès de miséricorde de rache- « ter cet homme criminel et condamné, et de le rache- « ter par le sang de son Fils bien-aimé! Son Fils « unique est mort, lui juste pour des injustes, afin « qu'il nous pardonnât nos péchés. L'homme formé à « l'image de Dieu, l'homme racheté par le sang du Fils « de Dieu etc. » Il admet, comme tous les théologiens de son temps, l'expiation et le mérite du sacrifice de Christ. Quel est le but de cette mort, ou plutôt quelle est sa conséquence ? L'efficace de la mort de Christ est la réconciliation des hommes avec Dieu. L'homme seul est en révolte ouverte contre Dieu : il est pécheur, et Dieu est un Être saint dont les yeux sont trop purs pour

voir le mal. Le pardon des péchés, effacés par le sang de Christ, le rachat de l'homme par ce sang enlèvent cette barrière entre Dieu et l'homme, et la réconciliation est possible. Jaquelot ne s'exprime pas très-catégoriquement sur ce dogme de l'expiation; nous ne pouvons donc que supposer qu'il l'acceptait comme ses contemporains.

Les hommes ramenés ainsi à Dieu et réconciliés avec lui, font partie d'un royaume dont Dieu est le chef, le royaume des cieux que Jésus-Christ a fondé sur la terre, ce qui est un autre côté de son œuvre dans le monde. Le royaume de Dieu, pour Jaquelot, est l'état de l'Église sous l'Évangile, «parce que Dieu a éta-«bli chef de l'Église et prince du salut son Fils bien-«aimé.» Ce royaume est au dedans du cœur de tout chrétien. On reconnaît aisément qu'une puissance divine exerce son pouvoir sur le cœur de l'homme, et «cette lumière céleste nous fait voir les droits du «royaume des cieux en nous, puisque sans elle les «noms de vertu et de vice ne seraient que des noms et «rien autre chose en effet que des chimères... De cette «nature différente du bien et du mal naît le repos ou «le trouble de l'âme et de la conscience, qui est une «autre preuve des droits du royaume des cieux au de-«dans de nous... Si une bonne action est distinguée «d'un crime, ce ne peut être ni par la coutume ni «par l'autorité d'un législateur.» Car ces deux choses changent suivant les lieux et les peuples. «Si donc la «nature du bien et du mal est immuable, ce ne peut «être que par rapport à une sagesse éternelle, incapable «de changement....; de là suit que le bien et le mal «n'auront pas le même sort, et il en naît aussi le repos

« ou le trouble de l'âme qui accompagne l'homme en « tous lieux.... Le méchant fuit sans être poursuivi; « pourquoi? Parce que dès cette vie, le royaume des « cieux commence à exercer son pouvoir et ses droits « sur ses ennemis. » Le royaume des cieux est donc au dedans du cœur de l'homme et commence à agir et à faire sentir son influence pendant le cours de notre vie actuelle.

Voici un passage où Jaquelot résume et ramène à trois points le but de la venue de Christ: cette venue a rapport: « 1° à la ruine totale de la république des « Juifs et à la destruction du temple de Jérusalem qui « a mis fin aux sacrifices et aux cérémonies légales les « plus importantes; 2° elle signifie son retour afin de « juger les vivants et les morts; 3° enfin, on peut l'ap- « pliquer à l'heure de notre mort. » Les deux dernières idées reviendront dans le chapitre suivant: nous ne parlerons que de la première. Jésus-Christ a prédit cette ruine et cette chute: l'histoire n'a pas démenti cette prédiction. « La loi des Juifs et les cérémonies du culte « réclamaient un temple, un autel, un souverain pon- « tife. » D'un autre côté Jésus-Christ, sa mort était la fin des cérémonies et leur accomplissement « parce que « la principale raison de leur institution, c'était d'être « les types de ce grand sacrifice qui a fait l'expiation « des péchés du genre humain. Il s'ensuivait de là né- « cessairement que le temple des Juifs, son pontife et « ses cérémonies ne devaient pas subsister avec l'Évan- « gile. »..... « Cette loi, ce temple n'avaient été établis « que pour entretenir l'esprit de la vérité de notre ré- « demption par la mort de son Fils bien-aimé: de sorte « que ces ébauches ou ces ombres de la loi, devaient

« cesser et tomber d'elles-mêmes, à la présence de la « lumière et de la vérité qu'elles figuraient. »

La mort de Christ était nécessaire. La résurrection ne manque pas d'importance par toutes les conséquences qu'elle entraîne. La preuve de la résurrection que nous prenons dans divers passages, est en grande partie fondée sur des données et des considérations historiques. Les premières persécutions ont été permises de Dieu pour être un garant à notre foi de la vérité de ses promesses ; malgré elles, malgré tous les obstacles qu'on a élevés devant lui, le christianisme s'est étendu et a fait des progrès humainement impossibles. (La vérité et la divinité de la religion chrétienne ressortent de ces progrès que nous admirons encore aujourd'hui.) Se faire chrétien aux premiers siècles, c'était s'exposer à la persécution, à la mort. Malgré cela, combien de martyrs glorieux, combien d'hommes illustres parmi eux ne compte-t-on pas ? Mais que prêche-t-on pour opérer toutes ces merveilles ? Christ crucifié, mort, ressuscité. On ne met en doute ni sa crucifixion ni sa mort; mais est il ressuscité ? Voilà la question. Sans parler du témoignage de ceux qui ont revu Jésus-Christ, si les miracles sont vrais, Christ est ressuscité : car ses disciples ont fait des miracles en son nom. Ces miracles ont été vus et faits publiquement. Être chrétien, avons-nous dit, c'était s'exposer à la persécution, à la misère ; on ne s'exposait pas à de pareils tourments pour le plaisir de soutenir un roman, une fable. Les disciples des apôtres ont aussi reçu ce pouvoir. Les miracles se continuent donc pendant un espace de cent cinquante ou deux cents ans.

Tout cela c'est de l'histoire, on le savait; c'est

pour cela que les persécutions n'ont pas abouti; il y avait donc une force intérieure, une foi plus forte que la persécution. Mais pourquoi donc ne se convertissait-on pas? Parce que le monde était alors comme aujourd'hui. L'intérêt, la politique des grands souverains, les anciennes coutumes et traditions païennes, chez les Juifs, l'attachement à la loi de Moïse, l'opposition des princes, les emplois, les richesses, la corruption de la société, qui trouvait dans le christianisme son plus terrible adversaire, toutes les idoles du cœur humain s'élevaient contre l'Évangile. Et malgré tout cela il s'est répandu dans le monde. Une religion humaine n'aurait jamais pu subsister et résister à toutes ces attaques.

Jaquelot admet la trinité qu'il trouve exprimée dans la révélation (A. et N. T.), Jésus-Christ est pour lui la deuxième personne de la trinité; il n'entre pas dans tous les détails que soulève cette question: il se contente de dire: « La révélation nous parle du mystère « de la trinité; croyons ce qu'elle nous dit et nous ar- « rêtons là: c'est un Être infini et spirituel que la divi- « nité; faudrait-il s'étonner que nous ne pussions pas « le concevoir? » Ce qu'il dit là du mystère de la trinité, il le dit de toute espèce de mystère; il faut s'arrêter et croire; il le dit en particulier de l'incarnation et de la résurrection. Il ne donne aucune explication, ni même un essai d'explication; l'incarnation, la mort et la résurrection « on ne saurait sans contredit se figurer « un moyen plus propre pour obtenir le pardon de nos « péchés, et pour nous assurer de la vérité de notre ré- « surrection. » Il n'ajoute rien à cette assertion.

Quant à la question des natures, il les admet toutes

deux, l'une aidant l'autre sans l'anéantir; pour expliquer la cause des frayeurs du Sauveur en Gethsémané : « Mais que pouvait, dit-il, craindre le Fils de Dieu? Il « faut poser ici un principe incontestable, pour bien « répondre à cette question; c'est que dans l'union de « la divinité avec l'humanité en Jésus-Christ, la divi- « nité n'avait point éteint les actions naturelles de « l'homme, j'entends celles qui sont innocentes et insé- « parables de la nature humaine. C'est-à-dire, pour « m'exprimer encore plus clairement, que la divinité « se servait de la nature humaine pour notre rédemp- « tion, sans détruire ni apporter aucun obstacle aux « suites inévitables des infirmités innocentes de notre « nature; c'est ce qu'on doit entendre par ces paroles « durant les jours de sa chair. C'est pourquoi nous lisons « dans l'Évangile, que Jésus-Christ eut faim, qu'il eut « soif, qu'il fut fatigué, qu'il fut ému de compassion « jusqu'à verser des larmes sur Jérusalem et sur Lazare « dans le tombeau. »

C'est d'après ce principe qu'il explique l'ignorance de Jésus-Christ sur le dernier jour et sur l'heure de son retour : « Pour le jour et l'heure de ce retour du Fils « de l'homme, nul ne le sait.... Ce passage est fort dif- « ficile, et je ne saurais répondre autre chose, sinon « que Jésus-Christ voulait nous faire considérer cet ar- « ticle comme un secret du conseil de Dieu, que la di- « vinité s'était réservé par devers soi, sans vouloir le « communiquer à aucune créature, non pas même à « Jésus-Christ, *considéré comme homme*, et peut-être « même alors comme médiateur. »

Ajoutons, pour terminer ce chapitre, la manière dont il envisage certaines parties historiques de l'Ancien

Testament, comme le sacrifice d'Abraham, les malheurs de Joseph avant son exaltation, les souffrances et les persécutions de David avant qu'il régnât paisiblement sur le peuple de Dieu. Ce sont pour lui des types « qui « demandent de l'attention pour reconnaître la sagesse « de Dieu qui a tracé dans ces ombres, dans cette nuit, « le tableau de la mort de notre rédempteur. » Il passe de là à des prophéties qui ne se rapportent qu'au Sauveur, dit-il, et à sa mort. Si on les confronte avec l'histoire du Sauveur, on sera convaincu que les prophètes ont jeté les fondements de l'Évangile et que la religion est d'origine divine. Jaquelot paraît trouver un grand nombre de ces prophéties : malheureusement il n'en cite qu'un ou deux passages, entre autres le chap. LIII d'Esaïe : « Vouloir, dit-il, les rapporter au prophète « ou à Jérémie, ou au peuple juif, comme font au- « jourd'hui les docteurs de cette nation, c'est faire « violence également aux paroles et au bon sens. »

*Eschatologie.* — La première idée qui s'offre à nous pour ce chapitre, c'est celle du retour de Christ, pour juger les hommes. Jaquelot y revient à plusieurs reprises ; mais voici un passage qui peut résumer les autres, et nous donner en même temps d'autres indications. Il parle de ceux qui ne sont guère « persuadés « ni pénétrés des vérités de la foi, quoiqu'ils fassent « extérieurement profession de les croire », et qui soutiennent leur incrédulité par certaines idées contraires à la « fin et au rétablissement du monde et au retour « de Jésus-Christ lorsqu'il viendra pour juger tous les « hommes. » Il ajoute alors : « pour croire la fin de ce « monde, ils voudraient le voir vieillir et ses parties « tomber en ruine, comme une maison qui dépérit ;

« *où est,* disent-ils, dans l'épître de saint Pierre[1], *où* « *est la promesse de son avénement? Depuis que les* « *Pères sont dans le sommeil de la mort, toutes choses* « *demeurent au même état, où elles ont été de tout* « *temps.* Ils devraient reconnaître la Providence dans « la conservation de l'univers. Mais on peut dire que « l'impiété voudrait, pour être convaincue du retour « de Christ des cieux et pour l'attendre, que Dieu, « semblable à un architecte faible et mortel, laissât « périr son ouvrage de jour en jour, comme s'il ne pou- « vait le soutenir. L'état constant de l'univers les sé- « duit, bien loin de leur prouver la puissance de celui « qui l'a créé : sa durée, sa conduite uniforme, preuve « évidente de la sagesse du Créateur, leur est un pré- « texte d'incrédulité. Ils tirent des conséquences impies « du délai du Jugement dernier, au lieu de penser, que « par rapport à l'éternité, *mille ans sont devant Dieu* « *comme un jour.* »

Nous avons déjà énoncé le triple but de la venue de Jésus-Christ; mais nous avons laissé de côté les deux dernières idées qui rentrent naturellement dans le chapitre que nous traitons maintenant:

1° On peut appliquer la venue de Christ à « l'heure « de notre mort, parce que notre destinée éternelle de « biens ou de maux suivra nécessairement de l'état où « nous nous trouverons en ce moment fatal, puisque « le Jugement dernier ne sera qu'une déclaration pu- « blique de la sentence secrète que Dieu prononcera à « l'heure de notre mort. »

2° Cette venue « signifie son retour pour juger les « vivants et les morts. » Il y aura jugement; le Juge-

[1] 2e épître de saint Pierre, III, 4.

« ment dernier et universel est si conforme à la droite « raison, que bien loin de le regarder comme un pa- « radoxe incroyable, au contraire, elle doit le considé- « rer comme étant d'une nécessité absolue pour ven- « ger la sagesse, la justice et la bonté de Dieu, des ou- « trages que les hommes font tous les jours à la Pro- « vidence ou par ignorance ou par incrédulité. » La conséquence est rigoureuse, dit-il ensuite; si l'on admet un Dieu, un Être parfait, il faut admettre un jugement. Car il y a tant de désaccord entre la valeur morale des individus et leur état ici-bas, qu'il faut admettre une autre existence où le bien sera récompensé et le mal puni. Des païens, entre autres « les stoïciens « avaient beau prêcher que la vertu porte avec soi sa « récompense; tous ces faits, toute cette enflure de « philosophie ne servait qu'à les exposer à la risée pu- « blique. » Quant à savoir comment Jaquelot se représente ce jugement et quelles sont ses idées sur sa forme ou sa nature, je n'ai rien trouvé qui pût éclairer ce point; il ne touche pas à cette question. Une sentence publique sera prononcée qui sera la même que celle que Dieu prononce secrètement pour chacun à l'heure de sa mort; ailleurs : « ..... Un Jugement der- « nier et universel, où tous les hommes comparaîtront « devant Jésus-Christ crucifié et ressuscité pour être « jugés selon leurs œuvres.....,» voilà tout.

*Résurrection et vie future.* — Jaquelot admet la résurrection des corps, et fait même commencer la vie future au moment où les corps seront réunis à l'âme; la mort, pour lui, est donc un brusque changement d'existence : les corps ressusciteront dans d'autres conditions, mais seulement après le jugement, et la vie

bienheureuse ou malheureuse commencera. Qu'advient-il de l'âme pendant le temps compris entre la mort et la résurrection? « Il y a un état de joie et de « repos destiné à l'âme des justes, incontinent après « leur séparation de ce corps. La nature de l'esprit, « qui est toujours en action, ne permet guère qu'on se « représente un sommeil ou un assoupissement de « l'âme, jusqu'au temps de la résurrection. » Saint Paul se réjouit d'être avec le Seigneur, immédiatement après sa mort. « Mais quel que soit cet état, cette joie, « ce n'est rien en comparaison de ce que nous serons « après la résurrection, au temps de la consommation « de la gloire. »

Cette vie future sera éternelle et éternellement heureuse ou malheureuse: « Qui dit chrétien, dit un « homme persuadé qu'il y a un Dieu créateur.... qui « rendra un jour à chacun selon ses œuvres, aux bons « une vie immortelle et heureuse et aux méchants des « peines qui dureront dans l'Éternité. » Ailleurs: « la « religion nous anime par l'espérance d'une vie éter- « nelle, comme elle nous retient par la crainte des « peines qui ne finiront jamais. »

---

Me voici arrivé à la fin de mon exposition. Je devrais maintenant, je le sens, consacrer le reste de mon travail à une partie de critique du système et des idées de mon auteur; mais la tâche serait beaucoup trop longue et trop au-dessus de mes forces, pour que je puisse la tenter: critiquer tout un système de théologie et de théologie philosophique, m'entraînerait trop loin, fussé-je capable de le faire. D'ailleurs il est très-difficile de juger un au-

teur à ces divers points de vue, quand on n'a que des sermons pour le connaître ; le sermon n'exige pas la précision d'un ouvrage scientifique, et les idées n'y revêtent pas une forme qui facilite le jugement de la critique. De plus est-on sûr que l'orateur, entraîné par le feu de l'action ou retenu par certaines considérations, se livre entièrement et donne toute sa pensée, comme il pourrait le faire dans un écrit, destiné au public, il est vrai, mais sur lequel on pourra réfléchir, en le lisant, mieux qu'en écoutant une fois la parole d'un prédicateur? Non: il n'est pas probable, malgré la largeur d'idées morales, philosophiques et théologiques que nous avons remarquées chez Jaquelot, qu'il ait donné partout, dans ses sermons, l'expression exacte et complète de sa pensée. Aussi tiendrons-nous compte de ces considérations dans la courte appréciation que nous allons essayer de faire de notre auteur.

Nous dirons d'abord que son étude nous a intéressé vivement, et n'aura pu qu'être utile par la foule de pensées profondes, philosophiques, d'une élévation et d'une valeur incontestable, que nous avons rencontrées à chaque instant. Toutes n'ont pas pu figurer dans le cadre des idées, plutôt théologiques que morales, que nous avons cherché à tracer; mais elles conservent pour nous leur charme et leur intérêt, et nous avons compris pourquoi Jaquelot, malgré le peu de charme de sa voix et son faible talent d'orateur, a été goûté par des esprits sérieux et a intéressé ceux qui l'ont écouté. C'est qu'il y a chez lui un fond d'une richesse et d'une variété remarquables; versé comme il l'était dans la connaissance de la philosophie, de l'histoire, des sciences et de la littérature; sachant surtout profiter de toutes ces con-

naissances pour captiver l'attention de l'auditeur, il avait par là une grande force et une grande puissance. Il se distingue avant tout par la clarté et la simplicité (nous parlons de ses sermons). Son exposition n'est pas embarrassée; s'il appelle à son secours l'histoire, pour l'aider à prouver un fait qu'il avance, il dit ce qu'il veut dire et revient à son auditoire, en reprenant le cours de ses idées; s'il semble parfois se livrer à une digression, ne craignez pas qu'il perde ou qu'on perde jamais de vue la suite de son raisonnement. Clarté et simplicité, voilà donc deux qualités précieuses qu'il possède à un haut degré. Ce que l'on remarque encore chez lui, avons-nous dit, c'est une grande élévation d'idées et de sentiments. On se sent transporté dans des régions supérieures, non par des morceaux qui puiseraient leur éloquence dans la forme ou le ton général, mais qui sont grands par la pensée et la noblesse des sentiments; c'est là surtout sa force; il ne quitte jamais la simplicité familière du discours d'un pasteur à ses fidèles; mais ses pensées nobles, profondes, frappées au coin d'une grande originalité, pénètrent dans le cœur de l'auditeur et lui donnent, par leur hauteur même, la conscience de sa propre valeur et de sa dignité. En un mot, il est orateur par le fond, mais non par la forme; ou plutôt il est penseur plus qu'orateur. Car qui dit orateur, dit un homme qui enlève les masses par de grands traits, qui possède comme principale qualité la popularité. Jaquelot n'est pas populaire; il ne frappe pas, il cherche à faire naître une conviction de raisonnement et non de sentiment. C'est même une lacune que nous sommes disposé à lui reprocher. Son style se ressent de ces caractères; il est naturel, correct, élégant, sans pro-

fusion d'images. Pour terminer ce qui tient à la forme, ajoutons que ses sermons sont courts, remplis d'idées. La division en est claire et simple: l'exorde, dont les premières phrases s'adressent au roi; puis le reste du sermon partagé en paragraphes renfermant chacun une idée principale, développée et expliquée au moyen d'autres idées et portant en titre ces mots: première, seconde, troisième réflexion; il y en a ordinairement trois, rarement quatre; enfin l'application. Tous ses sermons ont la même division. Dans ces espèces de courts chapitres appelés réflexions, se trouve la partie de raisonnement du sermon, le fond; rarement il y mêle l'application aux auditeurs: elle est réservée presque exclusivement à la dernière partie du discours, où les conclusions pratiques sont tirées et appliquées aux auditeurs. Cette partie, courte, est généralement très-bien faite et très-intéressante. On y voit une rare connaissance du cœur humain et des mobiles qui peuvent mettre la volonté en mouvement.

Quant au fond, aux idées, on a pu voir par leur exposé qu'elles dénotent chez Jaquelot un attachement prononcé pour l'horthodoxie et la majorité des opinions de son époque. Mais on y distingue aussi, et c'est le côté intéressant, un mélange d'idées plus libérales et plus larges, qui le font sortir un peu du sentier battu par les théologiens.

Le centre de son système, les éléments les plus importants pour ce qui regarde l'homme, sont, nous l'avons vu, la liberté, la raison et la conscience. Il ramène tout à cela; il prétend que l'homme peut expliquer par là tous les phénomènes moraux et religieux de sa nature. La raison et la conscience sont Dieu parlant en

nous ; ce sont nos directeurs et nos juges absolus ; nous devons leur obéir et les suivre seuls (*conscientia etsi erronea ligat*). Tout son système peut se ramener là ; c'est la base et le fondement de tout. Évidemment cela seul ne suffit pas, et Jaquelot le dit bien ; mais pour lui, le reste ne sert de rien sans ces éléments capitaux, sans la volonté de l'homme : l'œuvre de Christ, qu'il envisage au point de vue orthodoxe, ne servirait de rien à l'homme, si sa volonté y était contraire. Il ne parle jamais de la grâce que comme d'un secours donné par Dieu à l'homme, mais qui ne peut agir sans la participation volontaire et libre de ce dernier. De même il ne parle jamais de la prédestination ; mais l'ensemble de ses idées sur la conversion, sur les efforts du chrétien pour suivre la droite raison et sa conscience, pour lutter contre le mal et se rapprocher toujours plus de la sainteté, nous font supposer et même nous assurent qu'il était loin de l'admettre. Il appuie trop sur les droits imprescriptibles de la liberté pour pouvoir admettre aucune idée, aucun système qui impose à cette faculté, la plus belle que nous ayons reçue de Dieu, la moindre limite. Mais à côté des idées larges et libérales qu'on remarque chez lui, on trouve toujours le théologien du dix-septième siècle, plus avancé peut-être que d'autres, croyant au salut des païens vertueux (ce qui lui valut une querelle avec Jurieu), ce que beaucoup de ses contemporains n'auraient pas affirmé, mais malgré cela le théologien fortement attaché encore aux idées du temps, dont il ne pouvait se dégager entièrement. Les preuves sont trop abondantes et évidentes pour les rappeler ici ; cela serait inutile.

Ses sermons, avons-nous dit, sont peu oratoires : qu'il nous soit permis en terminant de faire une remarque qui peut-être pourra expliquer en partie le succès qu'ils ont eu : les sermons que nous avons ont été puisés dans des manuscrits, peut-être des feuilles non corrigées. Or nous savons qu'à une clarté d'esprit et de pensée rare, Jaquelot joignait une facilité remarquable d'élocution : « Il parlait en maître », dit Nicéron. Ne peut-on pas supposer que, laissant quelquefois de côté les mots et les phrases de son manuscrit, et entraîné ou inspiré par l'auditoire, qui réagit quelquefois si puissamment sur le prédicateur, il a ou changé ou ajouté à ses sermons des paragraphes qui ne se retrouvent pas dans le manuscrit original ? Il n'y aurait là rien d'étonnant, le fait se produit souvent même chez des hommes moins exercés à la parole que ne l'était Jaquelot. Quoi qu'il en soit, et tel que nous le jugeons par ce que nous avons lu de lui, nous répétons ce que nous avons dit en commençant, c'est que son étude, utile à plusieurs points de vue, a été pour nous d'un vif intérêt. Nous n'avons qu'un regret, c'est de n'avoir pas été assez habile et assez exercé pour faire valoir, comme nous l'aurions désiré, un homme qui nous inspire une vive sympathie, et que nous regrettons de voir oublié.

---

Vu, le président de la soutenance,
Stasbourg, le 28 juin 1862.
A. JUNG.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 29 juin 1862.
Le Recteur, DELCASSO.

## THÈSES.

I.

Jésus-Christ a voulu l'Église, mais il ne l'a pas constituée; on a donc tort de regarder la forme de l'Église primitive comme la seule bonne et évangélique.

II.

A quelle faculté vaut-il mieux, sans en négliger aucune, s'adresser plus particulièrement dans la prédication ? à l'intelligence, au cœur ou à la conscience. Nous préférerions la conscience.

III.

Colossiens IV, 16, il est parlé d'une épître aux Laodicéens; si cette épître n'est pas celle aux Éphésiens (ce que nous nions), il faut ou supposer une lettre de Paul perdue, ou prendre comme envoyée aux Laodicéens l'épître à Philémon. C'est cette dernière hypothèse qui nous semble la plus probable.

IV.

Les sectes fondées sur l'autorité absolue et unique du Saint-Esprit doivent logiquement arriver au rejet de toute organisation ecclésiastique.

V.

La même doctrine, appliquée à la prédication, a pour effet d'empêcher tout travail et toute préparation directe et positive au ministère de la chaire.